

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André RAPPAZ

Nos morts : R. P. Ferréol, O. Cap.,
M. Joseph-Marie Moret, M. Louis Gard

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1950, tome 48, p. 99-102

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



NOS MORTS

R. P. FERREOL, O. Cap.

Le P. Ferréol — Ernest Frossard — sortait d'une famille nombreuse du Crêt, Fribourg, aux traditions inébranlables de foi et de piété. Très tôt, il se sentit une vocation de prêtre-capucin qui l'amena au Scolasticat St-François de St-Maurice et au Collège de l'Abbaye. Il y fit d'excellentes études qui lui permirent de passer à Stans, après son noviciat, une brillante maturité. Plus tard, vers la quarantaine, alors que le diplôme jauni avait depuis très longtemps perdu toute espèce d'importance, il l'affichait ostensiblement dans sa cellule, en guise de plaisanterie.

Sa théologie terminée, il fut rattaché au couvent de Sion. Le ministère lui fit parcourir le Valais dans tous les sens et à toutes les saisons, et entrer en contact intime avec la population. Découvrant ainsi et le visage et l'âme du pays, il acquit cet attachement au canton qu'il garda dans sa ferveur première jusqu'à la fin de sa vie. Dès le début de son apostolat, il fut le prêtre inquiet des besoins spirituels de l'homme moderne. C'était l'époque où l'Action catholique tentait ses premières expériences chez nous. Il s'y mêla avec beaucoup d'esprit surnaturel. Il apporta son intelligence claire et son cœur ardent. Les jeunes gens l'intéressaient et ils avaient confiance en lui. De nombreux prêtres valaisans, aujourd'hui âgés de 35 à 40 ans, se souviennent avec sympathie de celui qui était, dans les années de leur collège, le confesseur préféré des Petits Séminaristes.

Il réalisa pleinement la valeur de sanctification de la spiritualité franciscaine pour les gens du monde. Les sept années qu'il passa à Fribourg furent pour lui l'occasion, tout en gardant le contact avec l'Action catholique, de se vouer au Tiers-Ordre. D'un zèle toujours en alerte, il était sans cesse soucieux de rajeunissement et, payant de sa personne, il tenta audacieusement des voies nouvelles d'apostolat. Il avait même réussi à mettre dans le cœur d'un groupe d'enfants, qu'il appelait « Les Agneaux de S. François », la joie pure du Poverello.

Ses initiatives dans le ministère témoignaient chez lui d'un beau don d'intuition et d'imagination. Et pourtant le P. Ferréol manifestait un souci, exagéré semblait-il parfois, de réflexion prolongée. Il n'exprimait son opinion sur les choses, les événements, les gens qu'avec précaution et lenteur. Souvent il se taisait. Il ne connaissait pas les jugements « en bloc » et hâtifs ; il pesait ses termes, il marquait

les nuances. Rarement il complimentait. Jamais il ne flat-tait. Il observait silencieusement le monde sur lequel il posait ses yeux clignotants — attitude qui le caractérisait — comme pour mieux saisir, par un certain recul, les grandes lignes et ne point s'attarder aux détails. Il exprimait ses observations dans des aphorismes qu'il répétait tel un refrain et dont l'humour était mêlé d'un certain pessimisme : on devinait que celui qui les énonçait avait goûté à l'amertume de la vie et ne s'embarassait plus d'illusions. Dans ses yeux bleus se lisait la loyauté et la fidélité. Même ses dehors parfois négligés, le cordon relâché, la tonsure mal peignée, la barbe en broussaille le rendaient attachant. Ils disaient l'absence de tout souci d'épate et son absolue sincérité. Il était avec les autres lui-même et rien que lui-même ; il n'a jamais porté de masque.

Il avait la passion de la haute montagne. Pendant une vingtaine d'années, il parcourut en chef de cordée la plupart des quatre mille valaisans et poussa quelques pointes dans l'Oberland bernois dont il escalada la Jungfrau. Il était long, mince, musclé et endurant. Courageux et d'une prudence s'accroissant avec les années. Sans emballement bavard, mais sentant toute chose en profondeur. D'une camaraderie franche et d'un esprit d'équipe fait de la plus délicate charité. L'été dernier, il avait encore gravi le Mont-Blanc. « Faire le Mont-Blanc, écrivait-il dans le carnet de courses d'un de ses compagnons, et mourir aux grands sommets. » Et il ajoutait ces lignes qui témoignent de sa piété toute franciscaine et qu'on croirait sorties du cœur même de S. François : « Là-haut, à 4.800 m., nous nous sommes donné l'accolade fraternelle. Nous aurions bien embrassé le Bon Dieu ; mais il fallait se dire devant toute cette majesté qu'il est encore plus haut. »

A peine quelques mois plus tard, il lui était demandé d'aller « plus haut » que le Mont-Blanc, là où Dieu accueille dans ses bras ceux qui avaient au cœur l'espérance chrétienne. Une maladie du foie le menaçait depuis longtemps, qui éclata avec violence autour de Noël et l'enleva à une foule d'amis consternés. Il était âgé de 52 ans. P. P.

M. JOSEPH-MARIE MORET

Le 4 février dernier mourait dans la paix du Seigneur et après de longs mois de souffrance, M. Joseph-Marie Moret, de Bourg-St-Pierre. Le surlendemain, toute la population locale, à laquelle s'était jointe, venue d'ailleurs, une foule d'amis et de connaissances, assistait aux funérailles de cet homme dont la trop courte vie laisse après elle un profond sillage de droiture et de bons exemples.

Le cher défunt appartenait véritablement à cette sorte d'aristocratie que l'on rencontre assez souvent dans nos villages valaisans et qui doit sa noblesse à de traditionnelles qualités de cœur et d'esprit. De telles familles

incarnent d'ailleurs, pourrait-on dire, les qualités maîtresses de toute une région et exercent autour d'elles une influence des plus bienfaisantes. Ce fut certes le cas pour M. Moret. Pourtant, son rayonnement ne connut pas les gloires si souvent éphémères des charges publiques. Bien qu'on l'en eût prié à plusieurs reprises, il n'accepta jamais ni les fonctions de juge, ni celles de conseiller et de député. Sa seule présence parmi ses concitoyens suffisait à l'exemple qu'il voulait donner et qui l'emportait peut-être en éloquence sur n'importe quelle parole prononcée dans les assemblées... Une présence d'honnêteté, de discrétion, de conscience professionnelle et, comme une indispensable source du bien, celle d'une piété profonde et discrète.

M. Moret, dernier des huit enfants de sa famille, avait été envoyé aux Collèges de St-Maurice et de Fribourg, où, pendant quatre ans, il s'enrichit l'esprit au contact de ses maîtres et d'horizons que, nulle part, ne sauraient ouvrir les meilleures écoles primaires ni les initiatives les plus hardies de l'autodidaxie. Rentré chez lui, il fonde un foyer et, avec la précieuse collaboration d'une épouse qu'il choisit parmi ses compatriotes, reprend à son compte l'« Hôtel du Déjeuner de Napoléon », qui était un bien de famille et qui, depuis longtemps déjà, avant même que s'y arrêât le Premier Consul, était l'arrêt presque obligatoire de quiconque s'engageait à gagner le St-Bernard. M. Moret avait la réputation d'un excellent hôtelier : ce qui est beaucoup, car nous savons par nos propres traditions familiales combien cette profession recèle de dures exigences. Par contre, cette médaille, comme toutes les autres, a sonavers... où figure entre autres la joie de contacts humains très étendus, élargissant singulièrement le monde si étroit d'une station, voire même d'une vallée. Plus d'une fois, la belle intelligence de M. Moret a dû se plaire à converser avec tant d'hôtes dont la diverse bigarrure lui offrait un résumé parfois captivant d'un univers lui-même fort varié.

M. Moret eut trois enfants, dont le cadet, André, obtint chez nous, l'an passé, un diplôme commercial de premier degré. C'est ce dernier fils qu'a connu notre génération : il n'en faut pas plus pour comprendre que le cher disparu était digne de la plus haute estime et que le Bon Dieu accorde à de tels hommes de se survivre dans ceux qu'ils ont engendrés.

G. R.

M. LOUIS GARD

Une belle figure de notre pays s'en allait vers un monde meilleur quand, le dimanche 19 février, mourait subitement, en son domicile de Martigny-Ville, M. Louis Gard, architecte.

Né à Champsec en 1881, M. Gard appartenait à l'une de ces grandes familles de la vallée de Bagnes où, traditionnellement, se recrutent des prêtres, des chefs politiques, des hommes de science et d'initiative. Louis Gard fut l'un

de ces derniers. Eu égard à ses aptitudes et grâce peut-être à la clairvoyance d'un père avisé, le jeune homme fut envoyé tour à tour à Sion et à Fribourg, d'où il revint avec son diplôme d'architecte. A l'époque, ce brevet avait d'autant plus de poids que ceux qui se lançaient dans les constructions avaient une formation professionnelle relativement sommaire et qu'on était en droit d'accorder pleine confiance à qui pouvait s'appuyer sur la seule science expérimentale.

M. Gard, d'ailleurs, ne se contenta pas de son précieux brevet. Il voulut compléter ses études, ouvrir son esprit à de plus vastes horizons. Deux ans durant, il séjourna à Munich où il s'adonna aux beaux-arts. Retour au pays, il s'installa à Martigny où son bureau d'architecte connut aussitôt une vogue que beaucoup de ses collègues auraient pu lui envier. Sa compétence s'imposa d'emblée : aussi lui valut-elle d'être désigné comme architecte cantonal, poste qu'il occupa plusieurs années et, singulièrement, d'être appelé chez nous comme professeur de dessin. Il enseigna ici pendant dix pleines années. Combien d'Anciens de St-Maurice doivent se rappeler ces heures de classe où un excellent et bon maître les initiait à la joie des arts plastiques, cherchait, parfois avec succès, un talent insoupçonné ou assoupi dans le sommeil de la paresse, s'efforçait de former de dignes serviteurs de la Beauté !... A lui, aujourd'hui, va l'hommage ému et sincèrement reconnaissant de notre Maison, traduit, bien sûr, par un memento tout spécial à notre messe conventuelle !

Au palmarès de l'étude de M. Gard, s'inscrivent de nombreux édifices de notre pays. Au hasard de notre information et sans vouloir en dresser une liste exhaustive, nous citerons notamment l'église de Flanthey sur Lens, les écoles de Salvan, Finhaut et Fully, les agrandissements des Collèges de St-Maurice et de Brigue, plusieurs hôtels dans nos stations de villégiature. C'est dire assez qu'on appréciait ses services et ce qu'il y apportait de conscience et de dévouement.

L'homme de bien ne se dédouble pas. Ce que M. Gard fut comme architecte, il l'était dans sa vie privée : bon, droit, généreux, toutes qualités qui trouvaient le meilleur épanouissement dans l'époux et le père de famille, dans le citoyen qui avait des convictions et dont la loyauté se répandait au besoin en de concrètes réalisations.

Pour compléter cette physionomie dont nous avons tracé les contours à grands traits, nous ajouterons que M. Gard s'intéressait à la nature et au développement économique de notre Valais. La « Murithienne » le comptait parmi ses membres depuis 1921 et la viticulture de notre pays lui doit une de ses plus récentes gloires : la création d'une des premières vignes d'ermitage sur l'un des merveilleux parquets de Fully.

G. R.

Faute de place, nous renvoyons aux « Echos » d'avril la nécrologie de M. Clément Nantermod, de Troistorrents.